



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de DUMAS (André), « Les Rayons et les Ombres. Avant-Propos », *Les Voix intérieures suivies de Les Rayons et les Ombres*, HUGO (Victor), p. 137-143

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-1914-0.p.0139](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-1914-0.p.0139)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2014. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

AVANT-PROPOS

« **O**N trouvera dans ce volume, à quelques nuances près, dit la préface, la même manière de voir les faits et les hommes que dans les trois volumes de poésie qui le précèdent immédiatement... Seulement, dans les Rayons et les Ombres, peut-être l'horizon est-il plus éclairci, le ciel plus bleu, le calme plus profond. »

Et, en effet, dernier venu de quatre recueils qu'apparente plus qu'un air de famille, les Rayons et les Ombres continuent les Voix Intérieures, qui continuaient elles-mêmes les Chants du Crépuscule. Dans une forme toujours renouvelée, ce sont toujours les mêmes regrets, les mêmes rêves, traduits par un prodigieux assembleur de mots et d'images, qui, sans jamais se répéter, peut indéfiniment redire les mêmes choses. Toujours le même homme, écho sonore, qui tressaille à toutes les voix de l'âme, de la nature et de la vie, mais plus de sérénité, de vigueur et d'optimisme. Le front qui se penchait se redresse et l'accent se fait plus viril. Malgré l'éternelle poussée de l'herbe sur nos traces, malgré le temps qui passe ne laissant rien de ce que nous fûmes, la méditation même du triste Olympio finit par un acte de foi. L'amour est plus fort que la mort, le souvenir plus fort que l'oubli.

En 1831, l'année des Feuilles d'Automne, le poète frémissait à l'approche du morne fantôme de la trentième année. Six, huit et neuf ans plus tard, quand il écrit les Rayons et les Ombres, plus âgé il paraît moins vieux. Après le trouble qu'ont apporté dans son existence les indécidables de Sainte-Beuve et sa liaison avec Juliette Drouet, sa double vie s'est un peu stabilisée. Des 44 morceaux qui forment son nouveau recueil, l'un, *Oceano nox*, date de 1836. Dix furent écrits

en 1839, l'année des Voix Intérieures, et, pour la plupart, en même temps qu'elles. Deux seulement en 1838, année où l'auteur de Ruy Blas songeait moins à la poésie lyrique qu'au théâtre, comme il l'écrivait à Louis de Maynard ; vingt-et-un dans les six premiers mois de 1839 quand Victor Hugo revint résolument à la poésie, avant de commencer les Jumeaux qu'il abandonna bientôt, épuisé par un trop grand effort, pour entreprendre un long voyage sur les bords du Rhin, dans les Alpes et dans le Midi de la France. Dans les quatre premiers mois de 1840, dix nouveaux poèmes vinrent compléter les Rayons et les Ombres.

Bien que l'inspiration demeure toujours à peu près la même, trois morceaux au moins, tout à faits neufs, semblent ouvrir à Victor Hugo de nouvelles sources de poésie. Dans Que la musique date du seizième siècle et dans Écrit sur la vitre d'une fenêtre flamande, qu'il composa pendant un voyage en Belgique après avoir entendu tinter dans la nuit les carillons de Mons et de Malines, le poète se révéla un extraordinaire « peintre de sons », qui, sans avoir jamais appris la musique, par la seule puissance du génie, la comprend, la sent, la « voit » mieux que ne le ferait aucun chef d'orchestre, qui d'instinct prête à toutes les voix qui passent une âme, une figure, une vie. Et dans Oceano nox, écrit à Saint-Valéry-en-Caux devant ces « flots profonds » qui recouvrent leurs morts comme l'herbe recouvre nos tombes, le poète qui, depuis cinq ans, à Bièvres, communiait avec la nature, entre en communion directe avec l'océan. Déjà la mer, qui remplira de ses grondements des pages entières des Châtiments, des Contemplations, de la Légende des Siècles, déjà la mer prête à son œuvre quelque chose de son mystère et de son immensité.

« L'homme existe de deux façons, dit encore le préfacier des Rayons et des Ombres : selon la société et selon la nature. Dieu met en lui la passion ; la société, met l'action ; la nature y met la rêverie. » Ainsi, double inspiration, et, bien que certains morceaux relèvent à la fois de l'une et l'autre, nous pouvons répartir en deux grandes catégories la plupart des poèmes de son livre selon qu'ils appartiennent à l'homme public ou à l'homme privé qu'il voulait être simultanément.

En réalité, l'attitude de l'homme public demeure fort confuse pendant sept ou huit ans. Victor Hugo, pour qui la Révolution de juillet avait été une véritable révélation et qui, depuis lors, portait en lui un cœur républicain, avait été conquis par la grâce et les louanges de la duchesse Hélène de Mecklenbourg, qui, le 10 juin 1837, le soir de l'inauguration du Musée de Versailles, lui avait récité de ses vers, et par elle il était devenu l'ami du roi, avec lequel il avait si peu d'idées communes. Un jour même, aux Tuileries, leur conversation se prolongea si avant que, lorsque son visiteur se leva pour partir, tous les gens du château étant couchés, Louis-Philippe dut prendre un candélabre pour l'éclairer dans l'escalier. L'ancien révolutionnaire de 1830, le vainqueur de la bataille d'Hernani, le génie audacieux qui avait mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire et rompu avec toutes les traditions, était devenu un personnage officiel, en attendant d'être élu à l'Académie et nommé pair de France. Aussi, spectateur, en 1839, de l'émeute du 12 mai, il n'y fit qu'à peine allusion dans ses poèmes,

Mais s'il n'écrivit plus de vers politiques, Victor Hugo, républicain et démocrate, se rattrape, se rachète, en prenant plus que jamais la défense des vaincus, des faibles et des pauvres. Dans les Chants du Crépuscule déjà il louait le duc d'Orléans pour ses gestes généreux (A. M. le D. d'O.) et invitait les rois à la miséricorde ; (Conseil) dans les Voix Intérieures il donnait un souvenir au vieux roi Charles dix, mort en exil parmi l'indifférence générale, (Sunt lacrymæ rerum) stigmatisait les riches et les trafiquants, (A un riche, O muse, contiens-toi), se félicitait de voir crouler l'échafaud, se laver la Grève et s'élever, pierre à pierre, un nouvel édifice social, (Ce siècle est grand et fort). Déjà un peu mage, un peu apôtre, un peu chargé de mission, il se penche sur la mansarde où travaille une jeune ouvrière (Regard jeté dans une mansarde), dénonce l'incrédulité de son siècle (On croyait dans les temps), glorifie la mission de l'artiste (Au statuaire David), se fait l'ami des pauvres (Rencontre), condamne toutes les brutalités, celles du peuple comme celles des rois, (le Monde et le Siècle), prêche l'indulgence, l'oubli des torts « tempère l'oeil du juge avec les pleurs du père » (Sagesse),

implore du monarque la grâce de Barbès, (Au roi Louis-Philippe après un arrêt de mort). En même temps, poète chroniqueur comme il le fut et le sera toujours, il s'intéresse aux spectacles de la rue et à tous les drames de l'infortune et de la misère (En passant dans la place Louis XV; Fiat voluntas; A Louise, duchesse d'A.; Écrit sur le tombeau d'un petit enfant au bord de la mer; etc.)

Tous ces sentiments, épars en divers poèmes, de fraternité, de miséricorde, de mépris pour ceux qui jugent, d'amour pour ceux qui souffrent, d'aversion pour le scepticisme voltairien, d'espoir en des jours meilleurs, de foi dans la mission du pasteur d'âmes, s'amalgament pour inspirer Fonction du poète, une des pièces maîtresses du recueil. Les parnassiens, cultivant l'art pour l'art, voudront s'isoler de la foule. Victor Hugo sera le conducteur de peuples, l'oracle de l'avenir comme le vates antique, la voix de son siècle (cymbalum seculi). Il a le goût de l'action, de la lutte. Pas de vers politiques dans les Rayons et les Ombres, mais derrière le poète social paraît déjà l'homme politique, impatient de se mettre au service de la pitié, de la justice, du progrès, de l'idéal.

Mêlés aux vers de l'homme public, qui développent des sentiments déjà exprimés en d'autres livres, les poèmes de l'homme privé, — parallèlement, dirait Verlaine, — reprennent ses thèmes familiers : évocation du passé (la Statue), charme de l'enfance (Mères, l'enfant qui joue), regret de sa propre enfance (Ce qui se passait aux Feuillantines), souvenir donné aux morts (Dans le cimetière de...), vanité des ambitions humaines (Quand tu me parles de gloire), douceur d'aimer (Oh ! quand je dors; A mi-chemin; un seul but; A cette terre où l'on ploie, etc.), mystère et beauté des choses (Nuits de Juin; Océano nox; Écrit sur la vitre d'une fenêtre flamande; Que la musique date du seizième siècle). Mais la tristesse de vieillir, mais les peines de la vie auxquelles nul n'échappe, le poète mûri les accepte d'un cœur plus stoïque; mais sa conception de la nature s'est un peu modifiée. Celle qu'il aimait pour sa douceur et qui semblait communier avec lui, celle qu'il célébrait comme l'Alma mater, la nourrice universelle, lui apparaît mainte-

nant impassible, et, indifférente à ses deuils, continue ses murmures et ses chants.

Et tous ces sentiments de regret, de souvenir, de nostalgie, de tristesse à l'idée de l'oubli qui nous guette, d'espoir de survivre malgré tout, d'étonnement inquiet devant le mystère insondable des choses, tous ces sentiments dispersés en de nombreux poèmes, s'amalgament à leur tour dans Tristesse d'Olympio, autre pièce maîtresse du recueil. Toutes les voix émues qui lui viennent de la nature ou de son cœur, Victor Hugo les a fondues en une large et pathétique symphonie.

La Tristesse d'Olympio est le poème du souvenir, de tous les souvenirs. Composé entre le 16 et le 21 octobre 1837 dans la vallée de Bièvre, il n'est point écrit, comme le Lac de Lamartine ou les Nuits de Musset, dans la pensée d'un être bien-aimé qu'aurait arraché au poète la séparation ou la mort. Si Juliette Drouet, cette année-là, ne passa point au moins quelques jours dans la maison des Metz, si le vieux châtaignier ne la vit plus, c'est que Victor Hugo trouva mille prétextes pour l'empêcher de le rejoindre.

Pourquoi donc la « tristesse » d'Olympio puisqu'il désirait lui-même être seul ? — Il est triste parce que toute poésie élégiaque l'est un peu, parce que la forêt d'automne invite à la mélancolie, parce que l'évocation des jours passés incite aux pensées graves et sérieuses, parce que le paysage qui l'entoure éveille en lui mille souvenirs, celui de ses promenades, en 1822, avec Adèle sa fiancée dans les bois de Gentilly, avec Adèle, sa femme, en 1831, dans la vallée de Bièvres, celui de ses « rendez-vous d'oiseaux » avec Juliette, en 1834 et 1835 dans la même vallée, de ses jeux d'enfants, avec son frère Eugène, mort récemment, dans le grand jardin mystérieux des Feuillantines qu'il revit en allant rendre visite à Lamennais, qui justement, par une coïncidence bizarre, habitait l'heureuse maison de ses jeunes années. Et, qui sait ? peut-être aussi d'autres souvenirs plus lointains, celui de Rose, par exemple, qui, dit la Vieille chanson du jeune temps (Contemplations), mit « son petit pied dans l'eau pure ». (Son petit pied semblait rire à côté du mien.)

Ainsi que M. Maurice Levaillant l'a si bien noté (Tristesse

d'Olympio, Honoré Champion, 1928), Victor Hugo, en octobre 1837, venait de lire *Jocelyn et la Nuit d'octobre* et rêvait d'écrire, lui aussi, un poème du *Souvenir*, mêlant, à la manière de Lamartine, le sentiment de la nature à celui de l'amour. Mais il n'avait point à pleurer une amie perdue et la présence de Juliette aurait pu gêner ses méditations solitaires. Ce qu'il se proposait de dire, c'est que tout change, tout passe, c'était l'indifférence de la nature qui se renouvelle sans cesse sans rien conserver de nos jours heureux. Mais Juliette aurait-elle admis ce thème cher aux poètes romantiques, n'aurait-elle pas protesté contre la déformation d'un cher paysage ? Déclarer que leurs chambres de feuillage s'étaient changées en halliers, que l'arbre où fut leur chiffre était mort, — alors surtout que c'était inexact, — n'était-ce point pour elle profaner un sanctuaire ? Comment, elle étant là, pouvoir dire :

Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus ?

Il est bien certain qu'en 1837 la vallée de Bièvres ne s'était point métamorphosée autant qu'Olympio nous le dit, que deux ans n'avaient pas suffi pour user la borne du chemin, agrandir ou diminuer la forêt. Si quelque chose avait changé, c'était bien plutôt les bois de Gentilly, bien plus proches de Paris, et qui, en quinze ans, avaient eu le temps de se modifier. Juliette, présente à Bièvres et passionnément attachée aux doux témoins de ses jours d'extase, aurait démenti le poète à chaque instant. La seule muse qui pouvait accompagner Olympio n'était pas une créature trop précise, mais le vague fantôme de toutes ses tendresses passées.

Juliette ne vit point les « grottes, forêts, buissons » l'année où fut écrite la *Tristesse* d'Olympio, mais, grâce à l'immortel poème, son ombre flotte encore sur le hameau des Metz et le vallon de Bièvres comme les ombres enlacées de Lamartine et d'Elvire planent encore sur les eaux rêveuses du Bourget.

L'auteur s'est donc accordé, comme c'était son droit, toutes les libertés nécessaires au poète. Olympio, qui lui ressemble sans être tout à fait lui, s'entretient, — dans un décor qui, tout en ressemblant beaucoup à la forêt de Bièvres, tient aussi de

Gentilly et des Feuillantines, — avec une maîtresse idéale qui ressemble à Juliette Drouet, mais n'est pas elle seulement. Tout ce qu'il avait aimé, le poète l'a confondu dans ses rêveries. Olympio pouvait déjà dire, comme le bon aïeul de l'Art d'être grand-père devait le redire plus tard dans Pepita :

*Tout le passé pêle-mêle
Revient à flots dans mon cœur.*

La Tristesse d'Olympio demeure peut-être le plus complet de tous les poèmes que Victor Hugo aura donnés avant l'exil, celui qui trouve dans nos cœurs les résonances les plus profondes. Mais la politique devait bientôt le prendre. La « fonction du poète », pendant quelques années, allait nuire à la poésie.

Les Rayons et les Ombres parurent chez Delloye, libraire, 13, place de la Bourse, le 16 mai 1840. Victor Hugo attendit treize ans et demi avant de publier un nouveau recueil de poèmes (les Châtiments) en novembre 1853. Tout un chapitre de sa vie venait de prendre fin.

ANDRÉ DUMAS.